

An outline map of Cameroon, showing its irregular borders. The map is positioned on the right side of the page, with the title text overlaid on its upper portion.

pour une étude
des mouvements migratoires
au cameroun

par J C BARBIER
R DOGNIN
G PONTIÉ
S NDOUMBÉ MANGA

YAOUNDÉ 1978

INSTITUT des SCIENCES HUMAINES - ONAREST

POUR UNE ETUDE DES MOUVEMENTS MIGRATOIRES AU CAMEROUN

I - Présentation des principaux mouvements migratoires au Cameroun

- A - Le Nord du Cameroun
- B - La région bamiléké
- C - La région Centre et Sud
- D → Conclusion.

II - Etudes en cours

- A - Approche du dynamisme de la société bamiléké par le biais d'une étude des communautés d'immigrés par J.C. BARBIER
- B - Peul de brousse et Peul villageois au Cameroun par R. DOGNIN
- C - Mouvements migratoires dans la province du Nord-Ouest et en pays bamoun par S. NDOUMBE MANGA
- D - Etude des mouvements migratoires guiziga par G. PONTIE.

III - Quelques réflexions provisoires sur l'importance sociologique d'une étude des mouvements migratoires par J.C. BARBIER et G. PONTIE

- A - Une appréhension des sociétés traditionnelles dans leur dynamisme
- B - Une étude de la mise en relation généralisée des ethnies au sein de l'Etat
- C - Une observation de la créativité sociale qui opère dans les zones d'immigration urbaines et rurales.

POUR UNE ETUDE DES MOUVEMENTS MIGRATOIRES AU CAMEROUN
est un texte déjà ancien puisqu'il s'agit d'une note rédigée en 1971, à Yaoundé, par un groupe de sociologues travaillant dans l'ex-Centre ORSTOM.

Depuis cette date d'autres travaux, traitant directement des migrations au Cameroun, ont été réalisés. Nous pensons notamment au rapport de J. CHAMPAUD, géographe ORSTOM, pour la B.I.R.D. "Croissance démographique et migrations au Cameroun" (1975), malheureusement non encore rendu public; nous pensons aussi à une étude qui a été récemment présentée au séminaire "Population, Emploi, Formation, Développement", organisé conjointement par l'Organisation Internationale du Travail et le Gouvernement du Cameroun et qui s'est tenu à Yaoundé du 23 au 26 novembre 1977 : "L'exode rural au Cameroun" par BARBIER J.C., COURADE G. et GUBRY P., respectivement sociologue, géographe et démographe de l'ORSTOM, travaillant dans le cadre de l'Institut des Sciences Humaines. Cette étude va bientôt faire l'objet d'une publication dans la collection "Travaux et Documents de l'ISH".

Nous avons cependant considéré comme utile la diffusion d'un texte qui jusqu'à présent restait à l'état de note interne, car nous souhaitons que l'approche sociologique soit mieux saisie au niveau même de ses interrogations. Alors que les données du recensement général de la population camerounaise en 1976 vont être bientôt disponibles et permettre maintes études quantitatives sur les mouvements migratoires, il n'était pas superflu de rappeler que toute recherche procède d'une problématique et donc d'une réflexion préalable.

J.C. BARBIER,
1er Juillet 1978

I - Présentation des principaux mouvements migratoires
au Cameroun

A)- Le Nord du Cameroun

Toutes les études de sciences humaines menées au Nord du Cameroun ont mis l'accent sur l'importance des mouvements migratoires pour expliquer la constitution des différentes ethnies et le type de relations qu'elles continuent aujourd'hui d'entretenir entre elles (1).

La plupart des ethnies "païennes" - on en dénombre plus de trente - sont nées de la rencontre au sein d'une même zone de micro-groupes en migration fuyant devant les razzias menées par les grands empires tchadiens musulmans (Kanem, Bornu, Baguirmi). Certaines d'entre elles étaient constituées depuis peu de temps, lorsqu'à la fin du 18ème siècle, les premiers Fulbé, venant du Bornu, pénétrèrent au Nord du Cameroun.

Cette seconde vague de migrations allait profondément modifier la vie des populations en place. La prise de pouvoir par les Fulbé, à la suite de la Jihad lancée par Mdobio Adama en 1808, se traduisit d'abord par des tentatives d'assimilation, puis par une domination exercée sur les ethnies réfractaires isolées dans les montagnes refuges, ou par un antagonisme persistant avec des populations "païennes" restées homogènes dans leur résistance - c'est le cas en plaine des Gidar, des Giziga de Muturua, des Mundang, des Tupuri, des Masa, etc...t

(1- Nous reprenons l'analyse sociologique du Nord-Cameroun présentée par les chercheurs ORSTOM en 1969 qui sous-tendait des propositions pour un programme de recherche, ainsi que des propositions plus récentes formulées en 1970.

Grâce au système d'administration indirecte, cette prééminence du Peul sur l'élément païen s'est confirmée pendant la période coloniale; elle se perpétue actuellement par le biais de l'appareil administratif qui officialise et contribue à renforcer la domination culturelle et économique du Peul, obligeant ainsi toutes les autres ethnies à se situer par rapport à elle dans leur devenir.

La surpopulation des zones refuges (Monts du Mandara notamment) et de quelques régions de plaine à la suite de la vitalité démographique des populations Kirdi, l'attrait de zones favorables aux cultures industrielles susceptibles de procurer un revenu monétaire (coton notamment), la fuite des jeunes devant des structures traditionnelles trop rigides, ou encore l'attrait de la ville, provoquent depuis quelques années chez les Kirdi, d'importants mouvements migratoires qui se heurtent à l'occupation de l'espace par les Fulbé. Ainsi, à l'exception de quelques ethnies de plaine (Mundang, Tupuri, Masa) qui disposent de sols favorables aux cultures industrielles et ont su puiser au sein de leur société traditionnelle suffisamment de dynamisme pour se tourner résolument vers le modernisme tout en refusant l'Islam, la plupart des ressortissants des autres ethnies "païennes" se trouvent placés devant l'alternative suivante : rester Kirdi dans une attitude conservatrice ou se "fulbéiser" pour accéder aux terres ou aux fonctions politico-administratives. Seuls les périmètres d'accueil, qui bénéficient de l'encadrement du SEMNORD ("Secteur Expérimental de Modernisation du Nord"), permettent à certains d'entre eux d'échapper à ce dilemme. L'opposition Kirdi-Fulbé se trouve ainsi, en permanence, réalimentée.

Plus au sud, dans l'Adamaoua, contrairement aux Fulbé du Nord qui se sont sédentarisés en devenant éleveurs ou cultivateurs, les Bororo ("leurs frères de brousse") continuent à nomadiser et à se refuser au passage à un élevage conventionnel.

Plus à l'Ouest, des éleveurs bororo, venus du Nigéria, pénètrent les hauts plateaux de la région de Bamenda. Cette occupation de terres souvent très bonnes pour l'agriculture, est source de conflits avec les autochtones cultivateurs - notamment les femmes qui assurent dans cette région la production vivrière.

B)- La région bamiléké

Une meilleure connaissance de l'Ouest du Cameroun, notamment de la société bamiléké, révèle également l'importance des mouvements migratoires qui aboutirent à l'occupation des plateaux de l'Ouest et qui se traduisent actuellement sous la forme d'une expansion économique des Bamiléké et des "Grassfield" de la région de Bamenda. Là aussi, la mobilité géographique est le signe extérieur d'un dynamisme social puissant et d'une stratégie des agents sociaux visant à l'acquisition d'un statut moderne dans la société nouvelle, (cet aspect sociologique sera développé plus loin).

C)- La région Centre et Sud

Dans la partie Centre et Sud du Cameroun, des rapports sociaux fondamentaux se sont noués lors du commerce de traite qui sévissait sur la côte et qui incluait d'autres produits que les seuls esclaves : notamment ivoire et huile de palme. Ce contexte économique a déclenché des mouvements de population de grande ampleur : migration en direction de la côte des tribus dynamiques qui cherchent à se situer comme "courtiers" (ex: Fang, Duala), conflits pour le contrôle des pistes et des lieux d'échanges des produits de traite (ex: Yabassi), refoulement des tribus de l'intérieur lors de l'apogée du trafic esclavagiste (17ème - 18ème siècles). Cette économie de traite incite aux initiatives individuelles, fait échouer les tentatives de centralisation politique (ex : Dwala), hiérarchise les ethnies selon leur proximité géographique de la côte.

La pénétration allemande renversa cette hiérarchie des ethnies : les tribus de l'intérieur (Eton, Ewondo, etc...) bénéficièrent de cette nouvelle situation. L'encadrement administratif et scolaire plus dense dans la région de Yaoundé dégagait très tôt des cadres moyens, et la culture du cacao donna une assise économique à cette promotion. L'ouverture à la christianisation de masse confirma, sur le plan culturel, ce renversement des rôles: les tribus côtières n'étaient plus les seules à être en contact direct avec les Européens, de là, leur décadence au XXème siècle.

C)- Conclusion

Le contexte économique actuel amplifie les mouvements de population : la recherche de terres favorables à la culture du coton, l'établissement d'une plantation de caféiers ou de cacaoyers, le développement du commerce, l'attrait des villes, supposent dans bien des cas que l'individu accepte de quitter son village, voire son aire ethnique. Ces mouvements migratoires peuvent être spontanés ou orientés et canalisés dans le cadre d'une action concertée: périmètres d'accueil du Nord-Cameroun, opération Yabassi-Bafang dans le Nkam, projet d'aménagement de la plaine de Ndop, etc...

Si ces mouvements de population, par les contacts qu'ils favorisent entre ressortissants de différentes ethnies, contribueront à plus ou moins long terme à reléguer au second plan le critère de l'appartenance ethnique au profit d'autres regroupements éventuels, force est de reconnaître qu'il n'en est pas encore ainsi. Les motivations des migrations, leurs principales directions, l'attitude des individus devant les tentatives de modernisation, sont encore étroitement liées à l'appartenance ethnique. C'est donc au niveau du groupe ethnique que ces études doivent être pour l'instant menées.

II - Etudes en cours (1971)

Dans le cadre du Centre ORSTOM de Yaoundé, quatre sociologues mènent actuellement au Cameroun des études qui se rattachent à différents degrés au thème des migrations.

- J.C. BARBIER : Etude de l'émigration Bamiléké comme révélateur du dynamisme de cette société.
- R. dognin : Problèmes d'adaptation des pasteurs Bororo du Nord du Cameroun.
- S. NDOUMBE-MANGA : Etude des problèmes socio-économiques posés par :
 - la mise en eau du barrage de Bamendjing,
 - la mise en valeur de la plaine de Ndop.
- G. PONTIE : Etude des mouvements migratoires d'une population païenne de plaine - les Guiziga du Nord-Cameroun - comme réponse à la trop grande rigidité des structures traditionnelles. Extension de l'étude à d'autres populations de plaine.

§

§

§

A)- J.C. BARBIER : Approche du dynamisme de la société bamiléké par le biais d'une étude des communautés d'immigrés

La société bamiléké a d'abord été étudiée dans ses structures traditionnelles (structures politiques par les administrateurs français et les anthropologues anglo-saxons qui ont travaillé dans la région de Bamenda, structures de parenté et politiques par J. HURULT et C. TARDITS, structures agraires

par J. HURAUULT). Une analyse de la crise de la société bamiléké peut être conduite à partir du dysfonctionnement et de la remise en cause de ces structures. En fait, une telle analyse donne les causes de départ (déjà traitées par R. DIZIAIN, géographe ORSTOM, en 1953), mais ne renseigne pas sur l'attitude dynamique de l'émigré bamiléké. Seule une étude directe sur les zones d'immigration récente, permet d'étudier - à l'état naissant - le processus de ce dynamisme. C'est le cas pour notre étude des villages pionniers de l'Opération Yabassi-Bafang.

Une telle démarche nous est possible car nous pouvons utiliser une abondante documentation sur la zone de départ.

Nous avons pu établir une certaine continuité entre les dynamismes sociaux qui opérèrent lors du peuplement du plateau bamiléké et de la constitution des chefferies; et ceux qui opèrent, actuellement, dans une zone d'immigration récente. En fait, de nombreuses sociétés se sont structurées au terme de mouvements migratoires complexes et souvent de grande ampleur, et à partir d'éléments constitutifs très hétérogènes. Dans le cas bamiléké les regroupements se sont faits directement en termes politiques sans passer par une reconstruction clanique comme pour les ethnies du Nord du Cameroun. Ce mode de reconstruction sociale qui a été adopté par l'ensemble des populations des plateaux de l'Ouest du Cameroun, emprunte des matériaux culturels sans doute très anciens. Il fait notamment appel aux initiatives individuelles. Par le don économique (par exemple des produits de sa chasse) le leader se constitue une clientèle dans une population d'immigrés récents, encore juxtaposés où peut protégés par le pouvoir d'un petit chef local. Il lui reste à structurer cette clientèle en organisant une société coutumière, puis à obtenir (souvent par la ruse) les attributs qui légitiment et sacralisent son nouveau pouvoir politique (titre, objets, etc.).

L'émigration au XXème siècle prolonge les mouvements migratoires qui aboutirent au peuplement du plateau bamiléké (XVIII - XVIIIème siècles) et à une première pénétration précoloniale de la forêt du littoral (XIXème siècle). Elle offre aux agents sociaux de nouvelles possibilités (commerce, transport, plantation, artisanat, etc.) pour atteindre un statut social dans la nouvelle société issue du processus de décolonisation.

L'émigré n'est pas dépourvu de modèles socio-culturels lorsqu'il s'implante dans une zone d'immigration. Suffisamment nombreux, les Bamiléké ne se posent pas le problème d'une éventuelle assimilation; ils reconstituent entre eux des communautés sociales. Leur créativité va utiliser, avec des thèmes modernes, la stratégie du leader à la fois donateur et protecteur, et fondateur d'associations. Finalement, les zones d'immigration bamiléké se restructurent très rapidement en réactualisant les processus qui opérèrent lors de la fondation des chefferies. L'étude du dynamisme interne de la société bamiléké est donc inséparable d'une étude des mouvements migratoires qui affectent cette société, et qui révèlent les stratégies individuelles des agents sociaux.

B)- René DOGNIN : Peul de brousse et Peul villageois au Cameroun

Un malentendu s'attache aux sociétés peul. Là où un regard africain voit l'évitement, la vie à l'écart, en brousse, des yeux européens notent les déplacements incessants, les longues transhumances, les migrations. Cette dernière image a créé un objet à une seule dimension: le "nomade impénitent" des rapports administratifs.

Peut-être parce que je les observe au Cameroun où l'écologie est plus favorable que dans les savanes situées au nord, les mécanismes par lesquels se constituent ces sociétés me paraissent relever moins d'une étude des migrations que des

choix; c'est-à-dire des ruptures, qui se produisent à un moment donné de leur vie historique. Ou plutôt, les migrations, incontestables, de ces groupes ne sont qu'une conséquence des transformations intérieures qu'ils subissent du fait de leur augmentation en volume et de leur vieillissement historique.

La naissance d'un groupe d'affiliation lignagère (G.A.L.) s'accompagne de la recherche anxieuse de nouveaux pâturages. Dans cette première phase, de petits groupes d'individus, biologiquement et culturellement très hétérogènes, s'agglomèrent, mettent en commun leurs quelques vaches et s'intermarient (endogamie au G.A.L.). La survie de ce G.A.L. in statu nascendi est fonction de sa prospérité. Sinon, il va éclater et les groupuscules pastoraux qui y sont solidaires vont partir en quête de nouvelles affiliations (nouveaux déplacements).

A la phase suivante, le G.A.L. a "pris". Il est stable sur une certaine étendue de pâturages. Les groupes sont devenus des lignages qui essaient à leur tour. Mais si le nombre des femmes a augmenté en valeur absolue, il reste proportionnellement insuffisant, et les "vois" de femme deviennent une pratique courante alors même que le lignage tend à une endogamie limitée à la famille proche.

La troisième phase voit une part importante de la famille se sédentariser: vieillards, hommes adultes, femmes, enfants. Les troupeaux ne sont plus menés, parfois encore très loin, que par les jeunes gens. L'Islam réapparaît, et aussi les premières unions avec des femmes étrangères au groupe: mais la notion de "prospérité" est si importante chez les Paul qu'ils reconnaissent pour leurs les enfants de ces concubines. En se développant, les troupeaux permettent l'emploi d'une main-d'oeuvre servile ou salariée.

A la dernière phase, ces anciens pasteurs se sédentarisent complètement, sauf certains qui, ayant tout perdu, se mettent en quête d'un nouveau G.A.L. La voie du pouvoir ne passe plus par la Vache mais par l'Islam. Qu'un prophète apparaisse ou un prêcheur inspiré, ce peut-être une guerre sainte, et donc de nouveaux déplacements, car des hommes et des biens sont alors disponibles pour faire la guerre.

Pendant les deux premières phases, le "fait" peul resurgit d'une masse d'individus hétérogènes, par le biais d'institutions de sélection réservées à la jeunesse, qui favorisent la reproduction des individus les plus conformes à un idéal phénotypique transmis de G.A.L. en G.A.L. La vie y est très dure, il n'y a pas de vieillards, la jeunesse est une brève flambée, mais intense.

Pendant les deux dernières phases,, le "fait" peul perd de sa spécificité, mais s'enrichit d'apports bio-culturels variés. De nouveaux rapports sont liés avec la terre. Les pouvoirs, autrefois juxtaposés, se hiérarchisent suivant le modèle africain classique, car le principe de séniorité a repris tout son poids.

Plusieurs de ces G.A.L., à des phases différentes d'évolution, sont présents au Cameroun. La vie en brousse, les troupeaux et le repliement sur soi sont les caractéristiques majeures des groupes dits "mbororo", où se forge le "fait" peul. La vie en villages, l'extraversion (relative), l'Islam sont les caractéristiques majeures des sociétés dites "foulbé", où le sang peul rejoint tous les autres sangs de la savane.

C)- S. NDOUMBE-MANGA : Mouvements migratoires dans la Province du Nord-Ouest et en pays bamoun

Tirailé par des luttes d'influence entre chefs de lignage et sous l'effet d'autres facteurs encore mal définis, de multiples éléments tikar (1) ont émigré à partir du XVIIème siècle dans le Grassfield, ainsi qu'en région bamoun.

Les départs ont été organisés par des groupes d'individus constitués sous la direction d'un ou de plusieurs leaders, suivis par une partie de la population. Dans les zones occupées, ces groupes ont créé une multitude de chefferies indépendantes les unes des autres. Les rapports entre ces communautés ont souvent été heurtés et les rencontres de groupes d'émigrants donnaient lieu à des luttes d'influence parfois meurtrières, au sujet du leadership.

Du côté bamoun, l'unité des groupes d'émigrants s'est faite dès le départ autour d'un chef considéré comme souverain aussi bien par les Tikar eux-mêmes que par les ethnies conquises et assimilées. Le Chef Bamoun deviendra sultan au XIXème siècle, avec l'introduction de l'Islam par les Foulbé. Certaines ethnies qui occupaient l'ancien pays bamoun et qui n'ont pas voulu perdre leur indépendance, se sont réfugiées en pays bamiléké et dans la plaine de Ndop.

La colonisation allemande a définitivement arrêté tous ces mouvements migratoires au début du XXème siècle, en même temps qu'elle mettait fin aux guerres tribales de grande envergure.

(1) Le terme "Tikar" désigne des groupes ethniques qui occupent la plaine dite Tikar, au nord de la région bamoun, dans le sud de l'Adamaoua.

Les villages ont alors consolidé leur établissement, mais la méfiance vis-à-vis du voisin dont on ignore les intentions semble avoir rendu les rapports entre les chefs assez difficiles, jusqu'à une période récente.

L'unité du peuple et du pays bamoun a failli être rompue en 1924, sous la pression de l'administration française, dans le but d'affaiblir l'autorité du sultan. Douze nouvelles chefferies supérieures ont été créées et confiées à des responsables coutumiers, judicieusement choisis dans la famille royale. Cette opération n'a pas atteint son objectif puisque le sultan a progressivement repris le contrôle de la direction de tout son peuple. Sur le plan du fonctionnement interne et sur les questions de détails, quelques conflits mineurs peuvent exister entre le sultan et ses cousins nommés chefs supérieurs depuis plus d'un demi-siècle aujourd'hui, et qui entendent parfois, jouir de toutes leurs prérogatives.

Quoi qu'il en soit, il apparaît que pour des raisons de sécurité d'abord, et plus tard, pour des raisons d'ordre économique et de prestige, les chefs coutumiers d'origine tikar du Grassfield et du pays bamoun ont une grande influence sur leurs communautés. Dans un tel contexte, l'étude des mouvements migratoires qu'on peut actuellement observer dans cette zone peut nous aider à mieux appréhender les mécanismes de contrôle de la société globale sur les individus, à travers les tensions et conflits qui pourraient exister entre les différents groupements à l'intérieur des villages considérés.

Un barrage réservoir est prévu sur le Noun, fleuve qui coule entre la plaine de Ndop et les pays bamoun et bamiléké. La réalisation de ce projet va entraîner le déplacement de la population dans plusieurs villages de la région. L'étude des migrations que nous nous proposons d'exécuter ultérieurement, pourra

nous éclairer sur les problèmes d'ordre sociologiques que les autorités administratives et techniques concernés par la construction de l'ouvrage, ont dû rencontrer lors du transfert de la population d'une zone à l'autre.

Nos prochains travaux dans ces communautés pourraient être orientés vers l'appréciation de l'ampleur des mouvements des populations entre les villages, l'identification des catégories des personnes affectées, leurs causes, leurs directions et leurs conséquences.

D)- G. PONTIE : Etude des mouvements migratoires Guiziga

L'étude des mouvements migratoires des Guiziga est consécutive à l'étude monographique de cette population. C'est au cours de l'établissement de la monographie ethnique que l'importance du phénomène nous est apparue. La mise en évidence des axes de migrations, les premières enquêtes sur les motivations, ont permis de constater que le premier mouvement migratoire au moins était plutôt la conséquence d'une répulsion à l'encontre de la société traditionnelle que de l'attrait de zones économiquement plus favorables.

L'étude des migrations a donc été envisagée dans un premier moment, comme un moyen de mieux connaître la société traditionnelle; elle a permis de mettre en évidence les tensions internes de la société, les phénomènes de contestation et de contre-contestation au niveau des différents groupes sociaux constituant la société Guiziga, dont l'antagonisme a été exacerbé par les tentatives de modernisation (développement de la culture du coton notamment) et l'accroissement du revenu monétaire qui en a résulté. Les détenteurs de l'autorité traditionnelle, dans la mesure où ils n'ont pu s'opposer à l'introduction de cette culture

industrielle ont essayé, et dans une large mesure réussi, à en contrôler les effets et à faire en sorte que la hiérarchie traditionnelle ne s'en trouve pas modifiée. Au contraire, les jeunes et les sans-grade voyaient là un moyen d'obtenir un revenu personnel et par la même occasion une plus grande indépendance et un moyen de compenser par l'acquisition de biens valorisés sur le plan moderne leur infériorité de statut au niveau de la société traditionnelle. Il en est résulté une situation de tension entre ces groupes sociaux aux intérêts divergents, qui se manifeste sous forme de contestation au niveau du religieux et surtout sous la forme de départs des jeunes désirant échapper aux contraintes traditionnelles.

Si les nouveaux rapports sociaux qui se créent à l'intérieur des zones d'immigration n'ont pas été totalement négligés, l'accent a surtout été mis, en fonction des nouveaux lieux d'implantation (autre village à l'intérieur du pays Guiziga, village extérieur, ville) sur les motivations des départs et le degré de détribalisation. Connaissant les temps forts de la vie traditionnelle (fête en l'honneur du père, fête du clan, fête des jumeaux...) les principales cultures et techniques culturelles, l'organisation de la production et des échanges..., c'est en fonction de l'attitude des migrants vis-à-vis de ces caractéristiques essentielles de la vie traditionnelle que nous avons tenté de mesurer le degré de détribalisation. Nous avons pu constater qu'à l'exception des Guiziga fulbésisés - c'est une minorité - ou de ceux installés depuis longtemps dans des zones favorables, la plupart des migrants continuaient à entretenir des relations fréquentes avec leur milieu d'origine et retournaient souvent définitivement au pays, par déception ou parce que leur âge leur permettait de bénéficier au sein de leur société d'origine d'un statut moins infériorisant.

L'étude des migrations d'autres ethnies de plaine sera menée selon la même méthode: connaissance la plus complète possible de la société de départ avant d'étudier les mouvements migratoires.

III - Quelques réflexions provisoires sur l'importance sociologique d'une étude des mouvements migratoires

Par BARBIER J.C.
PONTIE G.

L'étude sociologique des mouvements migratoires se révèle pertinente pour une appréhension des sociétés, à la fois dans leur dynamisme interne, et dans leurs réactions aux modifications de l'environnement. La mobilité géographique peut révéler la mobilité sociale. C'est ainsi qu'une telle étude a des chances d'appréhender nos recherches, nous pensons que l'étude des mouvements migratoires est susceptible d'apporter une meilleure connaissance des aspects sociaux suivante :

A)- Une appréhension des sociétés traditionnelles dans leur dynamique

Les conflits internes d'une société, les événements extérieurs qui la provoquent, etc... stimulent sa créativité interne. C'est alors qu'elle prouve ou non son aptitude à s'étendre géographiquement sans se désintégrer (les émigrés conservent leur identité ethnique et ne rompent pas avec leur milieu d'origine; ou dans un cas contraire peuvent s'assimiler à une ethnie dominante, ou se dissoudre dans un melting-pot), et son aptitude à diffuser des modèles culturels dans d'autres populations (ex. les Fulbé, les Tikar, etc.).

La situation coloniale a affecté profondément toutes les sociétés dominées. Celles-ci ont réagi différemment: ouverture aux influences extérieures, attitude réfractaire, etc. Mais toutes ont été en situation de crise: même le comportement d'ouverture au modernisme s'est accompagné de conflits internes, certains agents sociaux bénéficiant plus que d'autres de cette politique. En général, les crises d'adaptation, le processus général de "détribalisation", ne peuvent que nous renseigner sur le degré de résistance des structures, leur mode d'agencement, et les temps forts qui subsistent et préservent la société d'une désintégration trop rapide. Les anachronismes, les aspects secondaires d'une société, révèlent leur fragilité en temps de crise.

Mieux, les institutions sociales se hiérarchisent selon leur degré d'altération : par exemple, le jeune parti en ville, abandonne progressivement certaines coutumes et croyances.

La mobilité spatiale est un des moyens de dénouer des crises au niveau des agents sociaux. Ces derniers peuvent fuir les contraintes sociales, tirer avantage d'une promotion individuelle, ou acquérir une autonomie politique et économique, en quittant l'aire d'habitat traditionnel. Les stratégies individuelles renseignent sur les possibilités offertes par les structures sociales d'une société donnée. Nous constatons que les possibilités de déplacement géographique sont couramment utilisés par les agents sociaux d'une société. Elles sont aussi, le moyen pour la société globale de s'adapter au changement par le jeu complexe de multiples initiatives individuelles.

Par ailleurs, les migrants établissent un lien entre leur société et l'environnement, par exemple à chaque retour des émigrés dans leur village d'origine; inversement les émigrés constituent des lieux d'accueil pour des visiteurs de la même ethnie. Ces échanges interdisent désormais de considérer les sociétés comme closes spatialement à l'intérieur de frontières.

Dans certains cas, la mobilité spatiale qui se développe actuellement en Afrique, est le signe de la reprise d'une histoire qui avait été en partie gelée par la domination coloniale. Aussi, n'est-il pas étonnant qu'il y ait parfois réactualisation des conflits historiques, par exemple de l'antagonisme Fulbé-Kirdi, lors de la descente de montagne ou de l'expansion de ces derniers.

B)- Une étude de la mise en relation généralisée des ethnies au sein de l'Etat

Déjà, dans l'économie de traite pré-coloniale, les ethnies étaient en contact et se hiérarchisaient en fonction de leur proximité géographique de la côte. Les produits de traite

étaient acheminés vers l'intérieur par les Dwala et les Batanga. La route de la Kola partait du plateau bamiléké pour atteindre la vallée de la Bénoué. Les commerçants hausa sillonnaient le Nord du Cameroun au XIXème siècle sous la protection des Fulbé.

L'économie marchande a intensifié cette mise en relation des ethnies : celles-ci se situent de plus en plus au sein de régions polarisées par une grande ville, un axe de circulation, une zone de cultures d'exportation (coton, café, cacao). Le milieu urbain, lieu de modernisation par excellence attire à lui des éléments ethniques les plus divers et facilite les échanges en homogénéisant les besoins et les attitudes. Des axes routiers et ferroviaires et le développement des transports, réduisent les distances.

L'impact de l'appareil politico-administratif des nouveaux états aboutit à la même intensification des relations inter-ethniques et à une homogénéisation par le biais de l'école.

Cette mise en relation généralisée des ethnies se fait par l'intermédiaire des agents sociaux qui agissent dans le but d'une promotion individuelle : l'école, une carrière administrative, une responsabilité politique, la recherche d'un salaire, etc...).

Non seulement les ethnies sont mises en relation, mais elles se spécialisent : les Fulbé sont éleveurs, propriétaires terriens, commerçants, et contrôlent les carrières administratives et politiques. Il en est de même des Kotoko par rapport aux Arabes Choa. Les Kirdi se font volontiers salariés agricoles et pourront de plus en plus descendre vers le Sud, selon les appels d'offre, grâce à la construction du Transcamerounais. Déjà la SOSUCAM à Mbandjok (Haute-Sanaga) fait appel aux Tupuri et aux Masa pour couper les champs de cannes à sucre. Les Bamiléké monopolisent le commerce et le transport dans tous les centres urbains du sud du Cameroun. Les Basaa sont nombreux à la REGIFER-CAM qui gère le chemin de fer, les Dwala aux Douanes, etc...

Les exemples donnés illustrent aussi le processus de hiérarchisation des ethnies étroitement lié à leur spécialisation. Les anciennes dominations peuvent être confirmées (ex. Fulbé, Kotoko), ou au contraire renversées (ex. Dwala, Vuté).

Dès maintenant, le nord du Cameroun, bien que constituant une entité culturelle nettement distincte du reste du Cameroun, est en relation avec le sud du pays par le biais d'individus migrants. Ceux-ci représentent, finalement, plus qu'eux-mêmes car ils sont perçus avec leur ethnie. L'instituteur au nord du Cameroun est "Yaoundé", le manoeuvre de culture à Mbandjok est "Tupuri", le bouvier qui convoie les boeufs de l'Adamaoua pour alimenter les régions de Douala et de Yaoundé est "Bororo", le commerçant est "Bamiléké", etc.

C)- Une observation de la créativité sociale qui opère dans les zones d'immigration urbaines et rurales

Cette créativité sociale s'exerce dans toute société, elle est, cependant, particulièrement visible dans les zones d'immigration récente. Lorsque le peuplement de ces zones d'immigration est relativement homogène, il est intéressant de voir comment les matériaux culturels de l'ethnie d'origine sont utilisés dans le processus de reconstruction sociale (ex. les villages pionniers de l'Opération Yabassi-Bafang). Dans le cas de nouveaux villages hétérogènes ethniquement, et du milieu urbain, les matériaux ethniques ne représentent pas un dénominateur commun, et si la solidarité à l'intérieur d'une ethnie subsiste (et même se renforce car l'ethnie reste la seule garantie d'une aide), les rapports sociaux sont essentiellement modernes. Le devenir africain y forme ses modèles culturels, et l'attrait de la ville diffuse ces modèles jusque dans les milieux ruraux éloignés.

§

§

§

Les mouvements migratoires ne mettent donc pas seulement en jeu des individus, ni une somme d'individus, ils affectent les sociétés dans leur globalité et sont révélateurs de leur possibilité d'adaptation au monde moderne. Ils s'accompagnent de l'élaboration de nouveaux rapports sociaux. Le Cameroun nous semble être de ce point de vue un véritable laboratoire, dans la mesure où toutes les stratégies peuvent y être analysées dans leur réussite ou leur échec. Une approche spécifiquement sociologique est souhaitable et peut être complémentaire aux études menées sur ce thème par les démographes et les géographes, à la condition cependant qu'elle n'isole pas le phénomène migratoire.